



HAL
open science

Révolution française et rites bolivariens: examen d'une transposition de la symbolique républicaine

Georges Lomné

► **To cite this version:**

Georges Lomné. Révolution française et rites bolivariens: examen d'une transposition de la symbolique républicaine . Cahier des Amériques latines, 1991, L'Amérique latine face à la Révolution française (L'héritage révolutionnaire: une modernité de rupture), Deuxième série, N°10, pp.159-176. hal-01867025

HAL Id: hal-01867025

<https://hal.science/hal-01867025v1>

Submitted on 3 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

IHEAL

**CAHIERS
DES
AMÉRIQUES
LATINES**

10

**L'AMÉRIQUE LATINE FACE
À LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
L'HÉRITAGE RÉVOLUTIONNAIRE :
UNE MODERNITÉ DE RUPTURE**

CAHIERS DES AMERIQUES LATINES
INSTITUT DES HAUTES ETUDES
DE L'AMERIQUE LATINE
Université de la Sorbonne Nouvelle
PARIS III

Fondateur : PIERRE MONBEIG

Directeurs de la publication :

JACQUES CHONCHOL, JEAN REVEL-MOUROZ

Rédaction :

IHEAL - 28 rue Saint-Guillaume 75007 Paris

MEMBRES DU CONSEIL SCIENTIFIQUE

Claude BATAILLON, Georges BAUDOT, Jean-Pierre BERTHE, Gustave BEYHAUT, Henryane de CHAPONAY, Gabriel COLO, Claude COLLIN-DELAUVAUD, Didier DACUNHA-CASTELLE, Romain GAINARD, Pierre GILHODES, François-Xavier GUERRA, Irène JARRY, Jon LANDABURU, Bernard LAVALLE, François LE GAY, Frédéric MAURO, Jacques MEUNIER, Jean MEYER, Dominique MICHELET, Daniel PECAUT, Hélène RIVIERE D'ARC, Alain ROUQUIE, Alain RUELLAN, Yves SAINT-GEOURS, Pierre USSELMANN, Jacques VINCENTOT

COMITE DE REDACTION

Bernard BRET, Georges COUFFIGNAL, Christian GROS, Mona HUERTA, Yvon LE BOT, Jaime MARQUES-PEREIRA, Guy MARTINIERE, Jean REVEL-MOUROZ, Françoise ROUJEAN, Graciela SCHNEIER, André de SÉGUIN DES HONS.

Rédacteur en chef : Guy Martinière

Secrétariat de rédaction : Mona Huerta

Diffusion, vente, abonnements : Françoise Roujean

Abonnements (deux numéros) :

France-Etranger : 160 F. (plus frais d'envoi)

Prix de vente au numéro : 90 F. (plus frais d'envoi)

ISSN - 0008-0020

Les commandes doivent être adressées aux:

Editions de l'IHEAL

28, rue Saint-Guillaume - 75007 Paris

Tél : 42 22 35 93 poste 63

Paiements :

Tous les titres de paiement (chèques bancaires, chèques postaux) doivent être libellés à l'ordre de M. le Régisseur des Recettes de l'IHEAL,
CCP Paris 9 150 27 A.

Diffusion :

CID - 131, boulevard Saint-Michel, 75005 Paris

Tél. : 43 54 47 15

*Cahiers
des
Amériques
latines
n° 10*

© Cahiers des Amériques latines et les auteurs, 1980
Publié avec le concours du Centre national de la recherche scientifique, du
ministère de l'Éducation nationale et du Conseil scientifique
de l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III

Cahiers
des
Amériques
latines
n° 10

© Cahiers des Amériques latines et les auteurs, 1990
Publié avec le concours du Centre national de la recherche scientifique, du
ministère de l'Éducation nationale et du Conseil scientifique
de l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III

SOMMAIRE

L'AMÉRIQUE LATINE FACE À LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

2

L'HÉRITAGE RÉVOLUTIONNAIRE : UNE MODERNITÉ DE RUPTURE

DOSSIER COORDONNÉ PAR FRANÇOIS-XAVIER GUERRA

- L'Amérique latine face à la Révolution française. L'époque révolutionnaire :
adhésions et rejets. Sommaire du tome I (*Caravelle*, 1990, n°54) 5
- Avant-propos
par Jean REVEL-MOUROZ 7
- Introduction
par François-Xavier GUERRA 9
- Deux thèmes de l'Indépendance : pacte social et constitution historique
au Chili
par Eduardo MUÑOZ 21
- La noción de sociedad en el pensamiento de Lizardi y de sus
contemporáneos
par Dieter JANIK 39
- La ley y el orden social : fundamento profano y fundamento divino
par Germán COLMENARES 49
- L'influence française au Rio de la Plata à travers les régimes politiques
et les textes constitutionnels. 1811-1848
par O. Carlos STOETZER 65
- La Révolution au Brésil : l'idée du nouveau et du définitif
par Estevão de REZENDE MARTINS 81
- El arte de hacer una revolución feliz
par Luis CASTRO LEIVA 91

Du sans-culotte français au sans-chemise vénézuélien <i>par Anne-Marie BRENO, David CHACON-RODRIGUEZ</i>	123
Influencia de los tipos iconográficos de la Revolución francesa en los países del Plata. <i>par José Emilio Burucua, Andrea JAUREGUI, Laura MALOSETTI et Maria Lia MUNILLA</i>	147
Révolution française et rites bolivariens : examen d'une transposition de la symbolique républicaine. <i>par Georges LOMNÉ</i>	159
Producción de una nueva legitimidad : ejercito y sociedades patrióticas en Buenos Aires entre 1810 y 1813 <i>par Pilar GONZALEZ BERNALDO</i>	177
Las sociabilidades modernas en la Nueva Granada 1820-1848 <i>par Fabio ZAMBRANO</i>	197
Le Brésil différent : un héritage original de la Révolution française <i>par François CHEVALIER et Jean CHAZELAS</i>	205
Indios y Negros en la construcción del nuevo estado republicano. Perú en la primera mitad del siglo XIX <i>par Christine HÜNEFELDT</i>	225
La Revolución francesa y la formación del sistema nacional de educación en Chile <i>par Sol SERRANO</i>	237
José María Heredia (Cuba 1803-México 1839) et la Révolution française <i>par Maria POUMIER</i>	263
La Révolution française chez les premiers historiens vénézuéliens <i>par Nikita HARWICH VALLENILLA</i>	275
La recepción de la Revolución francesa en Mexico. 1821-1848, José María Luis Mora y Lucas Alamán <i>par Andrés LIRA GONZALEZ</i>	287
El renacimiento de la Historia política y la Revolución francesa en México <i>par Charles A. HALE</i>	303

SOMMAIRE DU TOME I
Caravelle, 1990, n°54

**L'AMÉRIQUE LATINE FACE À LA
RÉVOLUTION FRANÇAISE**
L'EPOQUE REVOLUTIONNAIRE : ADHESIONS ET REJETS

Horst PIETSCHMANN. - Revolución y Contrarrevolución en el México de las reformas borbónicas (1780-1794)

Frédérique LANGUE. - Les Français en Nouvelle-Espagne à la fin du XVIIIe siècle: médiateurs de la Révolution ou «nouveaux créoles»?

Carmen CASTAÑEDA. - El impacto de la Ilustración y de la Revolución francesa en la vida de Mexico. Finales del siglo XVIII. 1793 en Guadalajara

Georges BAUDOT et María AGUEDA MÉNDEZ. - La Revolución francesa y la Inquisición Mexicana. Textos y pretextos.

Carlos HERREJON PEREDO. - Mexico : Las Luces de Hidalgo y de Abad y Queipo.

Jean Pierre CLÉMENT. - La Révolution française dans le *Mercurio Peruano* .

Renán SILVA OLARTE. - La Revolución francesa en el *Papel periódico de Santa Fé de Bogotá*

Cristián GAZMURI. - Libros e ideas políticas francesas en la gestación de la Independencia de Chile.

Joëlle CHASSIN. - Comment rallier les foules à la Révolution? Les discours de Juan José Castelli dans l'expédition libératrice du Haut Pérou (1810-1811).

Jeanine POTELET. - Projets d'expéditions et d'attaques sur les côtes du Brésil (1796-1800).

Anne PÉROTIN-DUMON. - Révolutionnaires français et royalistes espagnols dans les Antilles.

Carlos VIDALES. - Corsarios y piratas de la Revolución francesa en las aguas de la emancipación americana

Federico BRITO FIGUEROA. - Venezuela colonial : las rebeliones de esclavos y la Revolución francesa.

Mathias RÖHRING ASSUNÇÃO. - L'adhésion populaire aux projets révolutionnaires dans les sociétés esclavagistes : le cas du Venezuela et du Brésil (1780-1840)

RÉVOLUTION FRANÇAISE ET RITES BOLIVARIENS : EXAMEN D'UNE TRANSPOSITION DE LA SYMBOLIQUE RÉPUBLICAINE

*Georges Lomné **

Le symbole est, au sens propre, ce qui autorise la reconnaissance. Un système politique qui tairait ses symboles se priverait, de facto, de l'adhésion du groupe à ses ambitions. Aussi, la Révolution française forge-t-elle très tôt une pédagogie politique de la fête où l'image et le rite concourent à l'hyperbole de l'Homme comme substitut à la Divinité. En examinant la filiation de la symbolique bolivarienne avec celle de la Révolution française, il nous appartient, somme toute, de vérifier la pertinence de l'adage de Marc Bloch selon lequel " les hommes ressemblent à leur temps plus qu'à leurs pères".

Les rites boliviens ne recouvrent pas, au sens strict, l'ensemble du "folklore de la République" que mettent en place les jeunes Etats émancipés. Ils ne concernent, à priori, que les comportements à caractère répétitif qui mettent en scène le Libertador en tant qu' "être politique". De plus, l'Indépendance des Républiques latino-américaines, aussi bien que la Révolution française, ne saurait être considérée comme un tout, et si l'épisode bolivarien peut donner le sentiment d'être prépondérant, il ne doit pas prétendre à l'exclusivité. Son intérêt nous semble manifeste, cependant, sous l'angle particulier de l'étude d'une dualité symbolique avec la "Grande Nation" :

- En premier lieu, en effet, le rituel bolivarien apparaît au sein des rites civiques patriotes de l'Amérique indépendantiste comme le plus accompli, le plus durable, et celui qui s'étend à l'espace le plus vaste.

- En second lieu, il est indubitable qu'il offre le cas de figure le plus fécond d'une contamination symbolique de la France révolutionnaire. Ni l'Amérique centrale, exception faite du bref épisode d'Iturbide au Mexique, ni le Cône Sud n'offrent un tel déploiement de signes politiques modernes.

Les "avances d'idées" que Desmoulin octroyait à la Révolution trouvent là un terrain de prédilection.

* Institut français d'études andines, IFEA

Dans cette perspective, la première opération à laquelle on doit se consacrer consiste à repérer les emblèmes ainsi que les liturgies qui renvoient à l'univers symbolique révolutionnaire, au cœur même du rituel bolivarien. Ensuite seulement, l'on pourra sacrifier à l'exercice difficile des interprétations ; l'occasion en quelque sorte de pénétrer dans le "labyrinthe du Général"¹ et d'y traquer l'imaginaire sans-culotte avant de poser les bases d'un "tropisme américain" qui, nous semble-t-il, repose en termes autochtones le caractère même de la symbolique importée.

LE SIGNE RÉPUBLICAIN AU COEUR ACTIF DU RITUEL BOLIVARIEN

Les Emblèmes de la Révolution

- La vénération du drapeau s'inscrit au premier rang des usages symboliques qui assurent la filiation du Libertador avec l'héritage de la "Grande Nation". Très tôt, Bolivar opte pour la bannière tricolore de Miranda dont la référence nationale permet d'éclipser la foule d'étendards régionaux ou citadins dont les débuts de l'Indépendance ont vu la floraison² Il peut ainsi, en parant ses rites aux couleurs de l'arc-en-ciel, étayer les bases d'une nouvelle légitimité au moyen d'un symbole à la pédagogie très forte, comme le fit la Convention montagnarde, dès 1793, en rendant obligatoire le port de la cocarde.

- L'arsenal de la symbolique républicaine se trouve, par voie de conséquence, très intimement lié aux couleurs nationales. Ainsi à Bogotá, lors du triomphe solennel du 18 septembre 1819, deux génies allégoriques lèvent d'une main un dais tricolore tandis qu'ils brandissent de l'autre les armes du Venezuela et de la Nouvelle Grenade³. Il s'agit très certainement dans le second cas, à la date considérée, de l'aigle du Cundinamarca, coiffé d'un bonnet phrygien, déjà utilisé du temps de la "Patria Boba". A Caracas, deux ans plus tard, lors de la célébration de la victoire de Carabobo⁴ c'est le nouvel écu d'armes de la Colombie qui orne la façade de la Municipalité en alternance avec le drapeau. Nul bonnet phrygien désormais, si ce n'est la devise explicite de "Mourir ou être libre"⁵. Enfin, à Quito, en mai 1823, surmontant le char allégorique apprêté par Manuela Saenz, c'est l'écu dessiné à Cúcuta le 11 octobre 1821 qui voisine avec le symbole suprême de la Nation⁶ Il s'agit, cette fois-ci, d'un faisceau de licteurs encadré par deux cornes d'abondance, métaphores des richesses des "pays froids, tempérés et chauds" : le signe renvoie désormais davantage à la volonté d'asseoir les Institutions qu'à celle de faire triompher un idéal égalitaire. La Colombie, comme le Consulat en sont temps, aspire finalement à bâtir ses "masses de granit".

- Le langage des allégories que nous adresse le rituel bolivarien nous permet également d'établir sa filiation directe avec l'imaginaire révolutionnaire. Les

"transparents", sortes de toiles fines peintes et illuminées, ou la statuaire que déploient les actes civiques boliviens figurent toujours la Liberté sous la forme d'une nymphe vêtue à l'antique qui brandit une pique surmontée du bonnet phrygien. Il n'est pas rare, d'ailleurs, que celle-ci prenne corps afin d'accompagner le portrait du Libertador⁷ En certains cas, même, c'est le Génie de la Colombie qui lui ravit les attributs distinctifs de l'ère nouvelle⁸ Il est indubitable que les vertus civiques de la Rome antique peuplent l'imaginaire indépendantiste. Les héros de la Liberté en sont gratifiés à chaque instant sous la forme de banderoles de toile colorée que l'on gagne au jeu de la *Sortija* ou que l'on se distribue avec solennité : les sentences qu'elles portent sont toujours éloquentes et renvoient quelquefois au langage courtois⁹. La symbolique bolivarienne participe, en outre, des "étranges métamorphoses du triangle" déjà signalées pour la Révolution française¹⁰. A Bogotá, le 28 octobre 1828, un transparent présente un triangle doté de l'oeil ubiquiste qui lance des rayons lumineux en direction d'une effigie du Libertador placée sur un piédestal. Il est vrai qu'au lendemain de l'attentat de la *Noche Septembrina*, la Saint Simon fut placée sous le sceau de la Divine Providence comme l'indique fort bien le revers de la médaille frappée à cette occasion¹¹.

La liturgie de l'unanimité

Les symboles n'acquièrent cependant de sens véritable qu'envisagés dans le cadre d'une liturgie. Or, le rituel bolivarien et la fête révolutionnaire semblent bien participer de la même "communion instauratrice".¹² A Angostura, en 1818, Hippiisley et ses compagnons d'armes dansent la Carmagnole autour d'un cacaoyer que l'on improvise arbre de la Liberté afin de célébrer le huitième anniversaire de la fondation de la République¹³. On a, là, l'indice que le rituel du serment civique, déjà pratiqué par Nariño à Santa Fé, se perpétue sur les rives de l'Orénoque même si l'autel de la mystique révolutionnaire semble quelque peu dénaturé. Sur un plan plus élevé, le Libertador, lors de ses triomphes, met en scène sa relation d'identité à la Nation. Les couronnements civiques dont il est l'objet à chaque occasion, lui permettent de réactualiser sa légitimité ; ses larmes même, à l'image du héros de chevalerie, la lui confèrent avec plus de générosité, c'est-à-dire de noblesse.¹⁴ De la sorte, le serment bolivarien, comme le serment révolutionnaire, crée la souveraineté. En ce sens, il s'oppose sémantiquement au serment monarchique tel qu'il a été pratiqué à l'automne 1808 par l'ensemble des juntas urbaines. Un bon exemple en est fourni par le serment collectif de défendre la Constitution que prêtent les citoyens d'Angostura, le 30 janvier 1822: c'est le "bonheur des peuples" que l'on fonde solennellement au nom des principes de *Liberté : Egalité : Propriété : et Sécurité*.¹⁵

Déjà, au lendemain de l'expérience avortée de la Première République vénézuélienne, la *Gaceta de Caracas* s'insurgeait contre le vocabulaire de l'unanimité républicaine :

"Vous avez vécu sous un système dont le langage se résumait à peu de mots: *Bonheur, Prospérité, Liberté, et trois cents ans d'esclavage* ; vous venez d'échapper à nouveau à l'empire de ces mots"¹⁶

Onze mois plus tard, les funérailles grandioses qu'organise Bolivar en l'honneur de Girardot sont l'occasion de répandre des odes à la Liberté et de renouer une régénération interrompue.¹⁷ Le vocabulaire de la liturgie bolivarienne se découvre dès lors comme "moderne", car il nourrit un discours de l'unanimité républicaine. Il ne cesse, par la suite, de se constituer en contre-feu à ce qui est désigné du nom de "despotisme" et de "superstition". Bolivar incarne progressivement le verbe de l'Indépendance comme Robespierre celui de la Révolution. Le prophétisme qu'il sait démontrer lui assure le délire des foules et entretient l'illusion de l'unanimité. *Januario Silva* décrit de façon étonnante, dans une lettre à *Santander* datée du 2 novembre 1819, la vénérable transmutation des esprits dont est capable le *Libertador*.¹⁸ Le Général *Mosquera* n'en croit pas non plus ses yeux, à Quito, en juin 1822.¹⁹ L'enthousiasme est un paramètre intangible du rituel bolivarien comme il l'était du rituel révolutionnaire.

Dans un tel contexte, l' "héroïsation"²⁰ n'est pas un vain mot. Si la "volonté générale" déjà glorifiée par *Rousseau* permet de fonder l'événement mémorable que constitue l'acte civique, elle permet aussi d'y placer en son centre l'homme ou, les hommes, mémorables. Ce peuvent être les *Llaneros* vénézuéliens ; véritable métaphore américaine des sans-culottes ; dont on orchestre le talent du *Vuelvan caras* au cours des simulacres de combat qui ornent les grandes commémorations bolivariennes : c'est le cas à Quito, le 26 mai 1823²¹ et, à Bogotá, le 7 Août 1824.²² Mais, plus communément, c'est le Général victorieux qui est mis en scène. Lors des actes civiques qui lui sont consacrés, le *Libertador* est assez fréquemment associé à la figure d'Hercule que la Révolution française a déjà familiarisé, à l'époque, comme allégorie de la force de la Nation terrassant le Despotisme.²³ La protection de *Minerve*, mère des sciences associée à la philosophie des Lumières, est cependant plus fréquente. C'est elle qui place le buste de Bolivar sur la colonne de l'immortalité et lui assure les vertus du triomphe. Au coeur du rituel bolivarien l' "héroïsation" s'affirme, donc, comme une valeur révolutionnaire car elle célèbre la réconciliation de la parole et de l'action.²⁴

Une régénération au langage ambigu

Si l'on examine tout d'abord le langage des formes, l'on se trouve rapidement en présence de ces "Lettres alphabétiques" définies par *Ledoux*, qui fondent la "Géométrie comme langage de la Raison dans l'univers des signes".²⁵ L'esthétique du triomphe se doit d'être en conformité avec la nouvelle géométrie politique. L'économie des formes ne revêt-elle d'ailleurs pas, a priori, un sens particulier dans une Amérique vouée au Baroque ? A *Angostura*, le 30 janvier

1822, l'estrade qui sert au serment de la Constitution est garnie à chacun de ses angles d'une pyramide. Un an plus tard, le *Cabildo* de Quito décide d'en ériger une sur la Cime de la Liberté, en hommage aux morts de la bataille du Pichincha²⁶ Même si cette dernière ne vit jamais le jour, la correspondance semble éclater avec la France révolutionnaire qui peuple son univers symbolique de ce signe de la Raison, qu'elle dédie aux mânes de ses héros. De même, il n'est point surprenant que le temple octogonal aménagé sur la place de Caracas en janvier 1827²⁷, rappelle grandement le temple grec érigé par David sur le Champs de Mars, en août 1793, pour la fête de l'Unité²⁸ ; car l'univers des formes est identique ici et là : il est néoclassique.

La confusion de l'ancien et du moderne est donc partagée des deux côtés de l'Atlantique. Elle s'amplifie dès que l'on pénètre dans le langage propre de l'allégorie. La figure de la Renommée (*Fama*), qui apparaît lors des triomphes boliviariens, est exactement semblable à celle qu'utilisent les Vice-Rois ou à celle que fait peindre le Pacificateur Torivio Montes à Quito, en juin 1813, lors des festivités qu'il organise pour célébrer la constitution de Cadix.²⁹ L'adéquation des vertus cardinales du Roi avec celles du Libertador est d'ailleurs notoire puisqu'elle renvoie au "Bouclier des Vertus" (*Clipeus Virtutis*) d'Auguste: *Virtus, Clementia, Iustitia, Pietas*. Mais, à cela, seulement, se prête le caractère synchronique des hiéroglyphes. En effet, dès que l'on excède le discours de l'"héroïsation", au sens strict, les signes recouvrent leur sémantique royaliste ou patriote. Les hiéroglyphes de la Liberté demeurent discriminants de la Modernité au sein de formes néoclassiques qui ne le sont pas toujours. A titre d'exemple, la colonne attique projetée par Agustín Ibarra en juin 1825, pour le champ de bataille de Carabobo, n'est pas signifiante ; car elle ne comporte, ni symboles, ni inscriptions, à caractère patriote. Bien au contraire, celle que dessine Miguel Rola dans un style corinthien fort académique, apparaît revêtue d'un faisceau de licteur et d'une légende explicite : elle ne prête donc pas à confusion comme la précédente.³⁰

Cependant, l'ambiguïté majeure qu'il faut relever nous paraît concerner davantage l'ordonnance du rituel. En effet, hormis le cœur actif du serment civique, le rituel bolivarien semble, en grande partie, habillé des "oripeaux de la Colonie". L'agencement chronologique interne des rites demeure identique à ce qu'il était, et s'articule autour d'une double préoccupation : la priorité de l'hommage à la Vierge tutélaire de l'endroit et le respect des préséances traditionnelles ; même si, quelquefois, la surévaluation de la caste militaire crée certains dysfonctionnements. Le cachet colonial se discerne également à l'examen de l'appareil matériel du rituel et, en maintes occasions, c'est le sentiment de l'immuable qui l'emporte. Ainsi, lors de la célébration de l'Anniversaire du Libertador à Quito en 1822³¹ la décoration de la Place comme la facture des arcs de triomphe ou, même, la disposition des éclairages renvoient très nettement à une pratique antérieure. De fait, l'inertie du rite se nourrit de l'invariance de l'espace qu'on lui consacre : la Place n'est jamais déçue de son rang de lieu festif

privilegié de même que les cortèges continuent d'emprunter des parcours immémoriaux.

LA RÉVOLUTION DANS LE LABYRINTHE DU GÉNÉRAL

La symbolique des rites bolivariens à l'épreuve de la *thermodynamique révolutionnaire*³²

Il peut être très suggestif de tenter de repérer une diachronie symbolique au sein du rituel bolivarien et de mesurer la variation de son adéquation avec celle de la Révolution française.

A notre avis, une première période peut être discernée de la fin de 1812 au début de 1816. Il s'agit d'une phase du rituel dont le qualificatif de bolivarien n'a encore que peu de sens. Il serait plus juste de parler du rituel indifférencié d'un général victorieux, comme c'est le cas lors de l'entrée triomphale du Libertador à Caracas, le 6 Août 1813 : l'accueil des nymphes et la couronne de lauriers n'y ont que le caractère d'un stéréotype dont le Colonel Ribas est gratifié, à son tour, quelques jours plus tard.³³ La pédagogie de l'enthousiasme est néanmoins déjà en place, à défaut d'un net déploiement de signes révolutionnaires. Le Général Serviez souligne à souhait dans ses mémoires, à quel point l'utopie politique régnait encore :

"Les prisons furent ouvertes, et les victimes du despotisme sortirent de leurs cachots infects pour prendre part à l'allégresse publique. Mais quel spectacle ! La plupart de ces infortunés ressemblaient moins à des hommes qu'à des cadavres enlevés au tombeau. Les habitants de Caracas montrèrent la plus admirable modération envers leurs féroces ennemis, car on ne rechercha aucun Espagnol ni aucun moine"³⁴

Un tel climat semble éclairant du choix qui est fait, deux mois plus tard, de placer deux Anges sur le char allégorique qui transporte l'urne où est conservé le cœur de Girardot.

La "Guerre à mort", puis les déconvenues issues de la Pacification de Morillo, plongent Bolivar dans le "cœur noir" de sa geste. Son rite est déstructuré et sa frêle symbolique initiale vidée de sens. Réduit quasiment à la seule Angostura d'avril 1817 à août 1819, il abandonne même le drapeau tricolore pour la bannière noire à tête de mort ornée de la devise "La Liberté ou la Mort".³⁵ Voilà constitué le creuset du seul mythe sans-culotte de l'Indépendance. A cette époque déjà, la plume blanche portée sur le couvre-chef identifie les Patriotes entre eux³⁶ comme à Caracas, dix ans plus tard, en de plus fastes circonstances.³⁷

De Boyacá à Ayacucho, le sort des armes sourit ensuite à Bolivar. Cette période privilégiée est véritablement celle de César dans les Andes : le Libertador n'identifie-t-il point, lui-même, Le Cuzco à une "Seconde Rome" ? Cette troisième séquence débute pourtant sur un paradoxe : l'entrée triomphale du 18

septembre 1819, à Bogotá, s'avère pratiquement dépourvue de symbolique révolutionnaire alors que ses préparatifs, échelonnés sur cinq semaines, en font la plus soignée de toutes. Ses fastes rappellent par contre, très nettement, ceux des Vices-Rois. Ironie suprême ; le Libertador détourne les préparatifs d'honneurs funèbres à Isabelle de Bragance, laissés en plan par Sámano, au profit des patriotes tombés au combat.³⁸ Les festivités organisées en son honneur à Quito en juin 1822, ne sont pas davantage significatives en ce qui concerne l'importation de signes français : la vaisselle que José Sans García fait exécuter pour l'un des banquets dressés à cette occasion, n'a d'autre décoration que l'écu nobiliaire du Libertador.³⁹ Voilà qui est bien peu révolutionnaire ! En revanche, le 6 août 1825, au sommet du Potosí, c'est à une "auto-héroïsation" sous le signe de la Raison que se prête Bolivar, en déposant lui-même son buste au pied d'une pyramide qui lui est dédiée.⁴⁰ A l'automne 1828, l'infortune de Brutus permet à César de rendre plus hyperbolique, encore, le culte qui lui est rendu. Les fêtes du 28 octobre sont, cette année là, fort étoffées ; mais l'heure est à la fidélité, non au bonnet phrygien...

Les canaux d'une liturgie d'inspiration révolutionnaire

Il nous faut cependant nous éloigner avec célérité de l'idée illusoire que Bolivar orchestre en personne ses actes civiques ; en un mot, qu'il serait l'officiant exclusif d'une mise en scène de la culture révolutionnaire au sein des pays qu'il émancipe. Bien au contraire, les canaux d'élaboration de la nouvelle liturgie sont multiples et ils indiquent que la Modernité a déjà diffusé. Le serment civique collectif à prétention souveraine apparaît ainsi, dès 1806, lorsque Miranda et ses compagnons jurent sur le *Leander* d'"être loyaux et fidèles au peuple libre d'Amérique, indépendant de l'Espagne"⁴¹ face à un pavillon frappé du soleil de la Régénération qu'orne l'inscription : "A mort la Tyrannie et vive la Liberté".⁴² Mais le véritable pionnier d'une mise en scène de la symbolique révolutionnaire demeure Nariño, à Bogotá. A ce titre, on doit évoquer l'extraordinaire description que nous a laissée José María Caballero de la façon dont, le jeudi 29 avril 1813, le *Cabildo* planta un arbre de la Liberté sur la place de la ville au centre d'un triangle de pierre. Le myrte était orné d'un bonnet phrygien rouge, de maximes révolutionnaires, mais également d'images pieuses⁴³

Si le Libertador n'innove pas, il n'apparaît pas non plus directement au centre de la production d'une culture symbolique d'inspiration révolutionnaire. En effet, durant la campagne libératrice, le *Cabildo* demeure l'âme de toutes les décisions en matière d'actes civiques. Il régenté les triomphes et les honneurs en fonction de ses "rentes propres" et de sa volonté politique : les deux paramètres jouant de concert sur l'intensité de la production des signes suivant une gradation qui varie d'une ville à l'autre. Cependant, au-delà de 1824 et de façon croissante, les états boliviens prennent chacun en main les rênes de leur "folklore politique", et le *Cabildo* n'est plus qu'un relais plus ou moins consentant. L'évergétisme fait

place à la propagande, ce qui provoque une unification et une simplification de l'univers symbolique au sein de chaque espace national en gestation.⁴⁴ Bolivar, lui-même, se lasse du triomphe : le 10 février 1826, il traverse Lima au galop alors que celle-ci lui a préparé des honneurs grandioses!⁴⁵

Il est remarquable, finalement, que le rite bolivarien aspire progressivement à jouer le rôle d'une "Ecole de l'homme fait". Il prétend "jeter la Nation au moule", comme l'a voulu la fête révolutionnaire en son temps.⁴⁶ On se prend alors à vouloir découvrir un parangon, de la stature de David ou de Quatremère de Quincy, et l'on ne rencontre que des Mécènes isolés ou des *Regidores* désignés d'office. A Quito, par exemple, en mai 1823, le grand maître des cérémonies est un certain Manuel Zambrano dont on loue le zèle patriotique sans définir davantage l'étendue de sa compétence. Ce sont des collégiens qui déclament leurs odes au Général Salom à cette occasion, mais l'intention pédagogique du rite ne se dévoile totalement qu'à la vue de la fonction théâtrale qui a été montée par certains d'entre eux : *Roma Libre*, pièce qui traite de la fin des Tarquins et des débuts de la République !⁴⁷. Ce type de choix est tout aussi significatif que l'était celui de la pièce *Mucius Scevola* à Caracas, en décembre 1811,⁴⁸ quand pesait déjà la menace d'un sursaut des "Goths" contre la jeune République vénézuélienne. Ce dernier trait nous renvoie à l'"Anticomanie" de la Révolution française. La parenté des symboles nous introduit à celle des imaginaires.

La culture antique comme paradigme

"On conçoit avec peine le jeune Bonaparte sans la lecture de Plutarque ; on ne conçoit pas davantage le jeune Bolivar sans l'exemple de Napoléon"⁴⁹

Cet aphorisme d'Emil Ludwig a l'avantage de mettre le doigt sur le problème clef de la généalogie des imaginaires : le filtre napoléonien joue-t-il sur la filiation du rituel bolivarien avec la fête révolutionnaire ? Le Libertador assiste à Paris, le 2 décembre 1804, aux fêtes du couronnement de Napoléon ; comme il a déjà assisté à celles de la "Paix du Monde" à Amiens, en février 1802. Il le rapporte ainsi à Peru de Lacroix :

"Cet acte auguste et magnifique, sa pompe, les transports de joie et d'amour dont un peuple nombreux gratifiait le héros français m'enthousiasmèrent"⁵⁰

Pourtant, quatre ans plus tôt, il livrait une version radicalement différente à l'américain Hiram Paulding :

"La ville se livrait toute entière à la fête, mais nous ne sortîmes pas de notre chambre et nous avions même fermé les fenêtres"⁵¹

Une ambiguïté similaire enveloppe son témoignage du couronnement de Napoléon à Milan comme Roi d'Italie ou celui de l'épisode assez fascinant du face à face, à distance respectable, avec l'Empereur lors de la revue militaire de

Montechiaro en mai 1805.⁵² Unamuno a eu, je crois, le dernier mot en ce domaine :

"Il avait son Amadis, Napoléon, qui exerçait sur lui comme sur ses contemporains une fascination indéniable (...) Bolivar n'a jamais été aussi proche de Napoléon que lorsqu'il essaya de s'en éloigner"⁵³

Ce "syndrome amour-haine" trouve sa résolution sur le terrain du rite et de la symbolique ; Le Libertador se refuse aux signes de l'Empire français parce qu'ils avaient effacé ceux de la Révolution. Napoléon avait arraché les arbres de la Liberté,⁵⁴ Bolivar continue d'en faire planter à Caracas en 1828.⁵⁵ Les deux hommes partagent l'utopie révolutionnaire que "Le Monde est vide depuis les Romains" mais leur *Inspiratio* est légèrement décalée. Voilà bien ce que rapporte O'Leary :

"C'est avec surprise qu'il regardait la France troquer le bonnet phrygien pour une couronne, cette grande République couverte de trophées et de monuments qui affichait le pouvoir de ses armées et de ses institutions"⁵⁶

Serviez cerne bien le degré d'une fascination axée, en fin de compte, autour de l'élément irréductible de l'enthousiasme républicain :

"Il me disait les brûlantes émotions de gloire et de liberté qui l'avaient enivré quand, pour la première fois, il assista à une de ces parades que passait tous les Quintidi le Premier Consul sur la place du Carrousel ! Quel souvenir il avait conservé du cri de gloire : vive le Premier Consul ! se mariant alors au cri national : vive la République!⁵⁷

Le caractère de l'élan patriote ne saurait dissimuler que le Libertador obéit fondamentalement à son horizon culturel d'origine. Baraya était entré à Bogotá, en 1812, comme un "Chef romain",⁵⁸ il assurait pour Bolivar une double solution de continuité, à la fois avec les rites du vice-roi et, avec sa formation intellectuelle⁵⁹ tandis que Napoléon plantait un modèle carolingien⁶⁰ dont la "couronne gothique" lui faisait horreur⁶¹

LE TROPISME AMÉRICAIN

Les figures autochtones de la Liberté

Le 4 février 1816, à Funza, une Indienne pourvue de sa couronne de plumes conduit un cerisier, surmonté d'un bonnet phrygien, jusqu'au centre de la place :

"Je plante ici l'arbre que nos ennemis arrachèrent avec cruauté de ce même endroit"⁶²

En Colombie, à l'aube de l'Indépendance, la Liberté est donc une Indienne. Celle-ci apparaît déjà, le 19 avril 1811, sur l'écusson qui orne le drapeau tricolore que la Société Patriotique de Caracas vient d'adopter : elle tient dans la main

gauche l'attribut de sa fonction, une lance coiffée du bonnet phrygien⁶³... En outre, c'est une Indienne, pratiquement vêtue à l'antique, que Carthagène place à son tour au centre de son écu d'armes en 1812⁶⁴

Cette figure continue d'apparaître fréquemment au sein du rituel bolivarien. A Socorro, le 24 février 1820, c'est une Indienne légèrement entravée d'un bras, afin de symboliser Popayán, qui accueille le Libertador⁶⁵ à Quito, en mai 1823, ce sont 12 jeunes filles qui jouent le rôle des Vierges du Soleil auprès du char allégorique aménagé pour célébrer l'Indépendance. Mais ces Indiennes, sémantiquement, ne sont plus les mêmes à dix ans d'intervalle. Comment, d'ailleurs, pourraient-elles continuer d'incarner une valeur que le rituel bolivarien commence d'associer à des statues allégoriques à l'antique ? L' "Indienne-Liberté" doit céder le pas à Minerve Casquée. Le tropisme américain s'efface devant le folklore républicain d'inspiration française. Peut-être, faut-il mettre ce déclin en rapport avec l'effritement de l'image rousseauiste de l'Indien chez Bolivar, dès la campagne du Sud, que M. Henri Favre démontre si clairement⁶⁶ ? En 1826, l'allégorie que porte en frontispice le *Canto a Junín* d'Olmedo n'associe plus la figure de l'Indien qu'à des Provinces de l'Amérique. La seule Indienne du groupe est d'ailleurs blonde !⁶⁷

Une autre figure féminine domine le rituel bolivarien et démerite moins de lui que la précédente : l'Image Mariale. Elle puise sa force, semble-t-il, d'être associée à la Liberté reconquise sans jamais s'identifier à elle, sur le plan de l'allégorie. Quito offre, dans ce domaine, un cas d'espèce tout à fait passionnant. La Vierge de la Merci y patronne tous les ans l'Anniversaire de la bataille du Pichincha⁶⁸ tandis que celle de Guápulo accompagne le Libertador lors de sa fête onomastique.⁶⁹ La symbolique lunaire qui l'entoure doit assurer, au tréfonds de l'imaginaire indigène, quelque hiérogamie secrète avec l'image solaire de Bolivar.⁷⁰ A ce niveau là, au moins, le tropisme américain l'emporte.

D'un soleil à l'autre : une réflexion autour du mythe solaire bolivarien

"Mais d'un regard l'Auteur Suprême transforme les horreurs de la plus sombre des disgrâces en un jour placide et fait luire le soleil au milieu de la nuit (...). Le Soleil a parcouru ses douze Maisons en faisant resplendir ta destinée, Noble Quito, et l'astre de lumière a déjà dissipé tes peines, ton oppression et tes douleurs".

La métaphore de l'"Irruption du Jour" qui apparaît dans ces vers prononcés à Quito le 24 mai 1824⁷¹ renvoie à l'une des images clefs de la Révolution française quand elle désire exprimer sa "Passion du Commencement".⁷² Mais, ici comme précédemment, il nous semble que le tropisme américain exerce une distorsion qui dénature quelque peu l'image originelle.

La métaphore solaire, que l'on distinguera de celle de l'"Irruption du jour", est chargée d'un sens commun à l'époque, en France comme en Espagne : elle est associée à l'absolutisme royal. Aussi, la relation des obsèques de Louis Ier

d'Espagne, que l'on publie à Mexico en 1725, s'intitule-t-elle : *Llanto de las estrellas al ocaso del sol anohecido en el oriente*.⁷³ En revanche l'exaltation au trône de Charles IV imprimée à Lima en 1790, porte pour titre : *El sol en el medio dia : año feliz*⁷⁴... Les fêtes qu'organise Don Bartolomé Meza à cette occasion dans la capitale du Vice-Royaume sont, en effet, totalement placées sous le signe de l'astre solaire. Le qualificatif du quatrième char allégorique en témoigne de façon significative :

"Este carro del sol, de luces parto
por ostentarse en el a Carlos Quarto,
astro luciente del Hispano suelo,
en que puso el amor todo el desvelo"⁷⁵

Aussi, la symbolique révolutionnaire s'accommode-t-elle mieux des rayons solaires maçonniques que d'un astre trop souverain à son goût... Le rituel bolivarien semble passer outre cette distinction : il réhabilite l'astre dans sa totalité. Les vétérans de Carabobo le portent sous forme d'écusson jaune sur le bras gauche ; le diadème d'or dont on couronne Bolivar au Cuzco, l'arbore en son centre, serti de diamants.⁷⁶ Le Libertador lui-même, déclare à l'Assemblée constituante bolivienne, dans son message du 25 mai 1826, qu'un président de la République doit être "comme le soleil qui, ferme en son centre, donne la vie à l'Univers"⁷⁷ : un principe vitaliste, d'essence solaire, anime ce que Bolivar considère "comme la plus sublime inspiration des idées républicaines".⁷⁸ César se proclame "Sol Invictus" ! Deux facteurs essentiels expliquent, à nos yeux, la spécificité du mythe solaire bolivarien face à l'image révolutionnaire de l'"Irruption du jour". Tout d'abord, sa logique se nourrit du dualisme entretenu avec la "Légende noire" de la Pacification. La *Ley de Conquista* proclamée par Monteverde en 1813 a rendu momentanément l'Espagne aux ténèbres. Morillo et Sámano peuvent réinventer une pédagogie du châtement, inspirée de celle qu'utilisait jadis le Duc d'Albe, dont les rites se parent des signes du deuil : obscurité, silence et sévérité... Ensuite, l'allégorie solaire renvoie dans les Andes à un passé que l'on glorifie comme américain : le passé inca. Manco Capac peut ainsi haranguer le Libertador dans le *Sol del Cuzco* :

"De ma tombe, je te salue, illustre régénérateur de ma patrie, vengeur du sang de mes fils. (...) Mon père le Soleil, le père de la lumière, le dieu du jour brille, il me semble, avec plus d'éclat que du temps de ma gloire, car il se réjouit de tes exploits"⁷⁹

La description du transparent que l'on exhibe à Lima le 28 octobre 1825, pour célébrer l'Anniversaire du Libertador, n'est pas moins éloquente ; on y voyait :

"Le génie du Pérou, représenté par l'Inca Viracocha revêtu des attributs de l'Empire. Il était suivi des Vierges du Soleil qui, portant dans leurs mains pures un large ruban blanc et rouge, offraient à Bolivar le temple voué à l'astre qu'elles adoraient tandis que celui-ci, chevauchant une superbe monture, foulait un sol semé de cadavres espagnols. On voyait, à distance, la Liberté dressée sur l'un des sommets andins"⁸⁰

Bolivar substitut de Marianne

Le Soleil de Colombie s'est finalement couché et l'apothéose de Bolivar put commencer. Le 10 février 1831, la capitale de la République semble en être, d'emblée, le théâtre privilégié :

"Tout, tout était calculé pour que les cheveux se dressent sur la tête à la vue de tant de pompe et de solennité religieuse, afin d'attendrir l'âme et de l'emplir de terreur à l'idée de la perte immense que venait de subir la Colombie"⁸¹

Peu de héros révolutionnaires français ont pu bénéficier d'une telle compassion, à part peut-être Marat en juillet 1793.⁸² L'allégorie que l'on peint sur le drapeau disposé en retrait du chœur, face à la porte principale de la Cathédrale, indique résolument que la Gloire a passé : la Victoire se retire abandonnant au sol ses attributs ; palme et couronne de lauriers. Dans le dédale des signes qui s'offre à la vue nulle trace, pourtant, d'une représentation allégorique de la Liberté ou de la République... Un détail surprend : sur l'une des portes du cenotaphe que l'on dresse au Libertador apparaît son image répétée sur chacune des trois parties d'un miroir brisé... La métaphore est claire : la République est éclatée mais le principe bolivarien survit en chacun de ses membres !

On rapporte qu'un jour, dans cette même Cathédrale, un prédicateur s'était adressé au Libertador en ces termes :

"Entrez, entrez, puisque se tapit également en vous une auguste trinité : vous êtes le Père de la Patrie, le fils de la Gloire et l'esprit saint de la Liberté"⁸³

Aussi la consécration de Bolivar, à sa mort, en véritable *Divus*, ne doit-elle pas surprendre.⁸⁴ Manuela Saenz, avec une grande lucidité, avait déjà proclamé son immortalité politique en novembre 1830, à quelques jours de sa mort physique.⁸⁵ Le Libertador se présente bien, dès lors, comme la figure allégorique idéale pour occuper un champ déserté par la symbolique politique andine : celui d'une figure féminine de la République. Cette idée nous a été suggérée récemment par M. Yves Saint-Geours : la symbolique bolivarienne a absorbé l'ensemble de l'arsenal symbolique de la Révolution française à l'exception de la figure de Marianne... L'explication pourra en être cherchée dans plusieurs directions. Il nous semble plausible que la portée et le rayonnement du culte marial dans la zone que nous considérons aient effacé la nécessité d'un recours à une déesse laïque, au nom ambigu et, en fin de compte, tellement française...

Le Libertador occupe donc, à sa mort, tout le champ sémantique d'une symbolique de la République. Cependant, le retour de ses cendres, en novembre 1842, scelle le pacte abstrait d'une reconnaissance historique qui nous semble d'une autre nature. Le premier pays qui désire s'associer à son triomphe posthume est la France monarchiste de Louis-Philippe.⁸⁶ Peut-être y voit-elle un moyen d'identifier Bolivar, plus sûrement, à l'imaginaire napoléonien au lendemain de l'apothéose parisienne de l'Empereur.⁸⁷ Une façon de s'assurer, en quelque sorte, que Marianne ne trouverait pas de terre d'exil tropicale sous l'égide

d'une figure emblématique aussi forte que celle du Libertador. Or le rituel grandiose qui transparait à travers les gravures de l' *Album* de Simon Camacho⁸⁸ livre bien cette impression de l'apothéose d'un héros romantique quelque peu désinvesti de sa fonction républicaine au profit de celle de "Père des Nations". Tel est le sens, du moins, de la symbolique de l'urne magnifiquement ouvragée que l'on réserve aux restes du Libertador.⁸⁹ Chateaubriand jugeait en son temps que la translation des cendres de l' "Homme Gigantesque" était une faute contre la renommée :

"Privé de son catafalque de rochers, Napoléon est venu s'ensevelir dans les immondices de Paris"⁹⁰

On ne permit pas davantage à Bolivar de labourer la mer à sa guise !

Dégagé des "oripeaux de la colonie" qui le recouvrent, le coeur actif du rituel bolivarien offre, à nos yeux, une nette concordance symbolique avec la France révolutionnaire. L'adéquation des emblèmes et des pratiques de la Liberté fonde un horizon commun qui s'articule autour du paradigme de la culture antique : le modèle de la République romaine⁹¹ résoud la filiation des imaginaires patriotes; il met en facteur les continents à l'heure de la modernité. La régénération bolivarienne demeure cependant tributaire, par nature, de la mythologie du Nouveau Monde : l'utopie allie le bonnet phrygien aux plumes d'indigènes sur la garde de l'épée triomphale que le Pérou remet à son libérateur⁹²...

En 1830 le Libertador, héros éponyme envers et contre lui de cinq jeunes nations, continue d'embrasser tout le champ sémantique de l'idée républicaine mais, le rituel bolivarien, tel qu'il survit au XIXe siècle, change résolument de cap : le "culte d'un peuple" s'organise désormais en "culte pour un peuple".⁹³ M. Bernard Richard définit, avec acuité, l'incidence du phénomène sur le plan de la symbolique :

"Ce culte du père-fondateur et de ses épigones éloigne l'Amérique latine du modèle français"⁹⁴

L'américanité empêchait que le Général conviât Marianne dans son labyrinthe...

NOTES

(1) Le titre choisi par Gabriel García Márquez pour son dernier roman : *El General en su laberinto*, Bogotá, éd. Oveja Negra, 1989, est évocateur à souhait des détours d'un imaginaire qui se constitue en kaléidoscope de son temps et de deux Continents, au-delà de l'aspect fatidique d'une marche à la mort qu'il veut simplement qualifier.

- (2) Bolivar informe le Général Juan Bautista Arismendi, Gouverneur de l'île de Margarita, de son choix du drapeau tricolore de Miranda dans une communication datée du 28 octobre 1813. Cité par Joaquín Piñeros Corpas in *Historia de la bandera colombiana*, Bogotá, Imprenta de las Fuerzas Militares, 1967, pp. 47-48.
- (3) *Correo del Orinoco*, N° 49 du samedi 15 janvier 1820, ed. fac-similé, Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1939.
- (4) *Gaceta de Caracas*, n° 22 du jeudi 8 novembre 1821, T. IX, éd. fac-similé, Caracas, Academia Nacional de la Historia, 1983.
- (5) On trouve une illustration de ce très éphémère écusson (10 janvier 1820 - 6 octobre 1821) sur la vaisselle d'apparat comme sur la boucle du ceinturon de gala de Pedro de Herean (Musée du 20 juillet, Bogotá). Plus tardivement et en quelque sorte hors contexte, il orne un drapeau offert au Libertador par les dames de Lima en 1823 (Quinta de Bolivar, Bogotá)
- (6) *Suplemento al n° 1 du Monitor Quiteño* du 5 juin 1823. L'original est en possession de M. de Howitt, Ambato, Equateur.
- En ce qui concerne l'héraldique colombienne, voir le recueil documentaire d'Enrique Ortega Ricaurte : *Heraldica nacional*, Publicaciones del Banco de la República, Bogotá, 1954, 178 pp. ainsi que l'article d'Eduardo Posada, dans le N° 18 du *Boletín de Historia y Antigüedades*, Bogotá, 1903.
- (7) *Gaceta de Colombia*, N° 160 du dimanche 7 novembre 1824, T. 2, éd. fac-similé, Banco de la República, Bogotá, 1974.
- (8) *Gaceta de Caracas*, n° 22, op. cit.
- (9) A cet égard, il est intéressant de comparer les banderoles que l'on gagne à Quito en mai 1823 au jeu de *Sortija* sorte d'exercice équestre fondé sur l'adresse, avec celles que distribuent les nymphes en janvier 1827, à Caracas. Dans le premier cas, les sentences sont courtoises alors que, dans le second, elles se contentent d'énoncer les Vertus Patriotes du "Désintéret", de la "Probité", de la "Générosité", du "Courage" et de la "Constance" que Bolivar se réserve, ainsi que nous le rapporte Paez dans son *Autobiografía*, New York, H.R. Elliot, 1869, rééd. 1946, T.I. p. 373.
- (10) Leith, James A. : "Les étranges métamorphoses du triangle pendant la révolution Française" in Colloque : *Les images de la Révolution française*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988.
- (11) *Gaceta de Colombia*, n° 391 du jeudi 18 décembre 1828, T. 4, éd., Bogotá, ed. Lerner, 1983.
- (12) Starobinski, Jean, 1789, *Les emblèmes de la Raison*, Paris, Flammarion, 1979, p.65.
- (13) Hippius, G. : *Histoire de l'expédition aux rivières d'Orénoque et d'Apuré dans l'Amérique méridionale*, Paris, G.C. Hubert, 1819, pp. 58-63.
- (14) *Correo del Orinoco*, n° 49, op. cit.
- (15) *Ibid*, n° 126, du samedi 9 février 1822.
- (16) *Gaceta de Caracas*, n° 10, du dimanche 6 décembre 1812, T. III, éd. facsimilé, op. cit.
- (17) *Ibid*. ; *Gaceta extraordinaria* du 14 octobre 1813, T. IV. ed. facsimilé, op. cit.
- (18) *Boletín de Historia y Antigüedades*, pp.109-111, Bogotá, 1903.
- (19) Extrait des *Mémoires* de Mosquera, cité par Angel Chiriboga in : *Bolivar en el Ecuador*, 1942, rééd. 1983, Quito, Talleres Gráficos de Educación Pública, pp. 7-8.
- (20) Sur ce point, voir Philippe Goujard : Une notion-concept en construction : l'héroïsme révolutionnaire in *Dictionnaire des usages socio-politiques (1770-1815)*, INALF, Saint-Cloud, 1987, pp. 21-22.

- (21) Grisanti, Angel, "El Vuelvan caras de Quito" in *El Libertador* n° 129, Quito, 1963, p. 27.
- (22) Hamilton, J.P., *Travels Through the interior provinces of Columbia*, London, 1827, pp. 222-224.
- (23) Benzaken, Jean Charles : "Hercule dans la Révolution française", in *Colloque*, op. cit.
- (24) Le Transparent que l'on déploie sur la porte de la chapelle de l'Université de Caracas, en 1821, pour célébrer la victoire de Carabobo, illustre bien sur le plan de la symbolique la réconciliation de la parole et de l'action : le Libertador y figure encadré de Minerve et d'Hercule ; in *Gaceta de Caracas*, n° 22, op. cit ;
- (25) Starobinski, J. op. cit., p. 50.
- (26) Archivo Nacional de Historia, Quito, série Presidencia 1826, Vol. 631 : doc. 58 ; vol. 632 : doc. 88 ; Vol. 634 : doc. 13.
- (27) Salgo Gomez, David ; "Efemerides de la Independencia", in *Revista de la Sociedad bolivariana de Colombia*, n° 17-18, 1937, pp. 193-199 : il cite le très intéressant témoignage d'une institutrice anglaise qui assista au triomphe.
- (28) En ce qui concerne l'Iconographie de la Fête révolutionnaire, voir : Marie-Louise Biver : *Fêtes Révolutionnaires à Paris*, Paris, 1979, 223 p. ; ainsi que : *Fêtes et Révolution*, ouvrage collectif sous la direction de Valérie Noëlle Jouffre, Délégation à l'Action Artistique de la Ville de Paris, Alençon, 1989, 223 p.
- (29) "Breve relación de los regocijos que han acaecido en esta ciudad con motivo de haberse publicado las constituciones nacionales de la Monarquía española", in *Bolletín de la Academia Nacional de Historia*, n° 64, Quito, 1944, pp. 327-344.
- (30) Documents 70 A et 68 A de la Mapothèque N° 4 ; Archivo Nacional de Colombia.
- (31) Acta del Cabildo du 25 octobre 1822 ; Archivo Municipal de Quito : Vol. N° 143.
- (32) La distinction phénoménologique de quatre temps au sein du processus révolutionnaire qu'effectue Abel Poitrineau dans son ouvrage *Mythologies révolutionnaires*, Paris, PUF 1987, correspond imparfaitement à notre objet d'étude, mais nous conserverons malgré tout la métaphore séduisante de la "Thermodynamique révolutionnaire".
- (33) *Gaceta de Caracas*, N° 1, du jeudi 26 août 1813, T. IV, ed. facsimilé op.cit.
- (34) De Viarz, M., *L'aide de camp ou l'auteur inconnu*, Paris, Dufey et Vezard, 1832, p. 155.
- (35) Vowell, *Campagnes et croisières*, Paris, Aux salons littéraires, 1832, p. 155.
- (36) Hippiisley, G. : op. cit. p. 46-47.
- (37) Rapporté par l'institutrice anglaise citée plus haut.
- (38) Peña, José segundo, "Bolivar en Bogotá", in *Revista de la Sociedad Bolivariana de Colombia*, N°27-28, 1938.
- (39) Une photo de l'unique assiette conservée figure dans l'article de Fernando Jurado Noboa, "Recepciones a Bolivar en Quito : junio de 1822" in vol. 36 des publications de la *Sociedad de Amigos de la Genealogía* de Quito, 1988.
- (40) La cérémonie est rapportée dans le N° 37 du *Sol del Cuzco*, cité dans le N° 33 de la *Gaceta del Gobierno del Perú* du dimanche 23 octobre 1825, T. III de l'ed. facsimilé de la Fundación Eugenio Mendoza, Caracas, 1967.
- (41) Pedro Grases dans son *Historia de la imprenta en Venezuela*, Caracas, 1967, p. 63, cite le document dans son intégralité.
- (42) Ce drapeau fut brûlé à Caracas le 4 août 1806, en place publique. L'Archivo General de Indias de Séville possède, cependant, le croquis qui en fut dressé à l'époque par les

autorités qui le confisquèrent. Sa meilleure reproduction figure dans le catalogue de l'exposition BDIC/Réseau Amérique latine. : *La Révolution française, la Péninsule Ibérique et l'Amérique latine*, Madrid, 1989, à la p. 55.

(43) Caballero, J.M., *Diario de la Patria Boba*, pp. 133-134 de la rééd. de 1986, Bogotá, ed. Incunables.

(44) En témoigne bien le décret honorifique émis par le Gouvernement Colombien, à la suite des victoires de Junín et d'Ayacucho, que Restrepo dirige à toutes les Intendances : c'est un document plus administratif qu'enthousiaste ! Archivo Histórico del Banco Central del Ecuador : Doc. 31/45.

(45) *Gaceta del Gobierno del Perú*, N° 13 du samedi 11 février 1826, ed. facsimilé, p. 236-237.

(46) Ozouf, Mona, *La fête révolutionnaire, 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1981, p. 236-237.

(47) *Suplemento al Monitor Quiteño*, op. cit.

(48) *Gaceta de Caracas* du vendredi 13 décembre 1811, ed. facsimilé, op. cit.

(49) "Napoleón y Bolívar, fragmentos de Emil Ludwig" in *Revista de la Sociedad Bolivariana de Colombia*, N° 39-40, Bogotá, 1940, p. 151.

(50) Peru de Lacroix, *Diario de Bucaramanga*, Paris, Imp. de Walder, 1870, p. 65.

(51) Paulding, Hiram, *Un rasgo de Bolívar en campaña*, Impr. Juan de la Granja, New-York, 1835. Bibliothèque nationale de Bogotá.

(52) Peru de Lacroix, op. cit., pp. 45-46 : épisode fameux durant lequel, selon la version rapportée de Bolívar, l'Empereur observait le Libertador au moyen d'une lunette !

(53) Unamuno, Miguel de : "Don Quichotte Bolívar". La version française de cet essai très brillant est accessible dans le numéro des *Cahiers de l'Herne* consacré à Bolívar en 1983.

(54) Garrigues, Jean, *Images de la Révolution*, Paris, éd. Du May, p. 46.

(55) *Gaceta de Colombia*, N° 391, op. cit.

(56) O'Leary, *Memorias*, Caracas, 1952, T. I, p. 62.

(57) De Viarz, op. cit., p. 132.

(58) Caballero, op. cit. p. 101-102.

(59) Voir le chapitre V du livre de Manuel Pérez Vila : *La formación Intelectual del Libertador*, Caracas, Ministerio de Educación, 1971.

(60) Masson, Frédéric, *Le sacre et le couronnement de Napoléon*, Paris, 1908, nouvelle édition Tallandier 1978, p. 72-78.

(61) Peru de Lacroix, op. cit., p. 65.

(62) Caballero, op. cit., p. 200. L'auteur peut encore mentionner Funza sous son nom d'origine de Bogotá, tant que la capitale du Vice-Royaume continue d'être désignée sous le vocable de Santa Fé.

(63) Ce drapeau est conservé au Musée bolivarien de Caracas.

(64) Quintana, Evangelista : *Símbolos de la Nacionalidad colombiana*, Buenos Aires, Penser, 1954, p. 293.

(65) Correspondance de Morales à Santander datée du 24 février 1820 in *Boletín de Historia y Antiquedades*, N° 16, Bogotá, 1903.

(66) Favre, Henri, "Bolívar et les Indiens" in *Bolívar*, Cahier de l'Herne op. cit., 1983, p. 272-286. H.J. König perçoit dans le déclin de la figure de l'Indienne la conséquence d'une épuration de la rhétorique politique patriote à partir du Congrès de Cúcuta ; in "Símbolos nacionales y retórica política en la Independencia : el caso de la Nueva Granada", Colloque de Bonn : *Problemas de la Formación del Estado y de la Nación en Hispanoamerica*, ed. Inter Naciones, Bonn 1984, p. 389-407.

- (67) Uribe White, Enrique, op. cit., p. 62.
- (68) *Acta del Cabildo* du 4 mai 1824 ; Archivo Municipal de Quito : Vol. N° 143. La Vierge de la Merci y est associée à la "Transformation politique du Département".
- (69) *Acta del Cabildo* du 24 Octobre 1823 ; Ibid.
- (70) A Quito, la façade septentrionale de l'Eglise Cathédrale, ainsi que la façade méridionale de l'Eglise du couvent des Mercédaires, illustrent bien cette opposition dualiste du soleil avec la lune sous forme de reliefs taillés. Les vieilles théories aristotéliennes exprimant la supériorité du monde sidéral sur le monde sublunaire (dans la conception chrétienne la Vierge participe du premier), et l'idée du "Christ-Soleil" répandue par les Jésuites sont, ici, directement en résonance avec l'imaginaire indigène pécolombien.
- (71) *Suplemento al Monitor Quiteño*, op. cit.
- (72) Starobinski, op. cit., p. 34
- (73) Villérias, Joseph de : *Llanto de las estrellas al ocaso del sol anohecido en el Oriente. Solemnes exequias que a la augusta memoria del Serenissimo y Potentissimo Señor Don Luis I Rey de las Españas celebró el Exmo Señor Don Juan de Acuña*, Mexico, por Joseph Bernardo de Hogal, en la calle de la Monterilla, 1725, 144 p. Bibliothèque Jijón y Caamaño, BCE, Quito.
- (74) Terralla y Landa, Estevan de : *El sol en el medio día : año feliz. Jubilo particular con que la Nación indica de esta muy noble ciudad de Lima solemnizó la exaltación al trono de nuestro Augustísimo Monarca el Señor Don Carlos IV en los días 7.8 y 9 de febrero de 1790*. Museo del Libro, CE, Quito.
- (75) Ibid, extrait de la "Canción Sexta".
- (76) Le diadème est conservé au Musée National de Bogotá.
- (77) Blanco, J.F. y Azpurua, R. *Documentos para la historia de la vida pública del Libertador*, Caracas, éd. Presidencia de la República, 1977, (rééd. commémorative de l'édition de 1876), T. X ;, p. 343.
- (78) Cité par Gerhard Masur, in *Simón Bolívar*, Bogotá, éd. en espagnol de Grijalbo, 1984, p. 480.
- (79) Blanco y Azpurua, Ibid, T. X, p. 127.
- (80) Associer la figure du Libertador à celle de Santiago Matamoros et, par voie de conséquence, selon l'usage andin, à celle d'Apu Illampu le "Seigneur des éclairs". On comprend mieux, dès lors, qu'au sein de la sphère culturelle andine, Bolivar puise aisément aux métaphores de la lumière et qu'on le qualifie constamment de "Foudre de Guerre".
- (81) *Relación de las exequias hechas en Bogotá al Excmo Señor Simón Bolívar, Padre y Libertador de Colombia*, Lima, José Masías, 1831, Bibliothèque nationale de Bogotá.
- (82) Voir l'article très suggestif de Franck Paul Bowman, "Le sacré-coeur de Marat", in Colloque de Clermont-Ferrand de juin 1974 : *Les fêtes de la Révolution*, Paris, Société d'Etudes Robespierriennes, 1977.
- (83) "Bolívar y el predicador" in *El Libertador*, N°106, Quito, 1951.
- (84) Concernant cette notion, voir le livre très à jour de Javier Arce : *Funus Imperatorum, los funerales de los Emperadores Romanos*. Madrid, Alianza Forma, 1988, 199 p.
- (85) "El Libertador es inmortal, una carta desconocida de Manuela Saenz", article de Gerhard Masur, in *Boletín de la Academia Nacional de Historia*, N°74, Quito, 1949, pp. 277-280.
- (86) Paez, op. cit., T. II, p. 371.

- (87) Voir les pages 352 à 387 de J. Lucas-Dubreton in *Le culte de Napoléon, 1815-1848*, Paris, 1959 ; consacrées à la signification du retour des cendres de Napoléon pour la Monarchie de Juillet.
- (88) Camacho, Simón : *Recuerdos de Santa Marta, 1842*, Caracas, imp. por George Corser, 1844, 38 p. Bibliothèque Nationale de Caracas. Cet ouvrage contient l'Album officiel des lithographies effectuées lors du retour des cendres de Bolivar.
- (89) Voir Fermín Toro, *Descripción de los honores funebres consagrados a los restos del Libertador Simón Bolívar*, Caracas, Imprenta de Valentin Espinal, 1843, pp. 51-52.
- (90) Chateaubriand : *Mémoires d'outre-tombe*, 3ème partie, 1ère époque, Livre septième, 16. T. II, p. 678 in Edition du Centenaire, Flammarion, Paris, 1982.
- (91) Voir les intéressantes conclusions de Claude Mossé dans son dernier ouvrage: *L'Antiquité dans la Révolution française*, Paris, Albin Michel, 1989, 169 p.
- (92) Une réplique de cette épée est conservée au petit musée de l'Hacienda de San Mateo.
- (93) German Carrera Damas introduit cette distinction in *El culto a Bolívar*, Bogotá, éd. Universidad Nacional, 1987, p. 290.
- (94) Richard, Bernard, *Marianne en Amérique latine, autour du bonnet phrygien et de "Libertad"*, non publié, 1989.